



MGR RACINE

N.D.R.—Nous donnons aujourd'hui, en première page du *Monde Illustré* le portrait de Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke, suffragant du siège métropolitain de Montréal. Ce vénérable prélat, l'un des plus distingués de l'Eglise du Canada, est décédé en sa ville épiscopale, après deux jours seulement de maladie, le lundi 17 juillet courant ; et il y a été inhumé le samedi, 22 du mois courant.

Pour accompagner cette illustration, nous n'avons pas cru pouvoir choisir rien de mieux que l'article nécrologique, sincèrement ému, que consacre à Mgr Racine *Le Courrier du Canada*, à la fondation duquel le regretté défunt participait, il y a trente-six ans.

Mgr Antoine Racine naquit le 24 janvier 1822. Il était donc, à sa mort, âgé de plus de soixante et onze ans. Bel âge, sans doute, et l'éminent évêque semblait porter allégrement le poids des années, lorsque la mort, la mort accidentelle est venue le ravir à l'affection de son peuple. Sa visite pastorale allait se terminer au milieu des plus douces consolations. Qui aurait cru qu'une chute fatale enlèverait si tôt à l'Eglise du Canada un de ses prélats les plus distingués ? Quel coup pour le diocèse de Sherbrooke, pour le clergé tout entier ! A Québec, on ne pouvait croire le télégramme qui apportait cette nouvelle, tant le prélat avait paru jusque-là défier l'âge, la fatigue, le travail. C'est qu'ici le défunt a laissé des traces inoubliables de son zèle apostolique.

Desservant de l'église Saint-Jean Baptiste pendant vingt et un ans, il nous appartient peut-être autant qu'au diocèse de Sherbrooke de le pleurer, et de payer à sa mémoire un tribut de reconnaissance.

Quant au *Courrier du Canada*, c'est un bienfaiteur qu'il a perdu, et c'est le deuil qu'il lui faut prendre.

En 1857, notre journal prit naissance. M. Racine, se distinguant parmi les plus zélés de ses fondateurs. De quels soins n'a-t-il pas entouré le berceau de l'organe naissant du clergé de Québec ? On put dès lors reconnaître en lui l'homme des bons combats, sans cesser d'être prêtre partout, heureux et fier de servir partout les grands intérêts de la terre et du ciel.

Avant d'être promu à la desserte de l'église Saint-Jean, M. Racine avait séjourné pendant deux ans dans cette partie des cantons de l'est, alors connus sous le nom de *Bois-Francs*. C'est là qu'il se fit connaître et apprécier comme colonisateur. La Providence l'y exerça à tenir la houlette, dans cette mission immense qui comprenait les cantons de Stanfold, de Blandford et de Bulstrode. Les vieux n'ont pas oublié ce jeune prêtre de vingt-sept ans, parcourant la forêt pour porter la consolation dans le cœur des affligés, se faisant tout à tous, aussi pieux que modeste, charitable comme saint Vincent de Paul. Tout dévoué aux intérêts matériels de ses ouailles, l'abbé Racine se multiplia pour leur rendre plus agréable la vie pénible du défricheur abandonné à ses propres ressources, et il rédigea en collaboration cette célèbre brochure intitulée : *Le Canadien émigrant*, qui produisit un grand effet dans le monde politique. A partir de ce jour, les gouvernements vinrent en aide aux pauvres colons délaissés, et quand le missionnaire des *Bois-Francs*, obéissant aux ordres de son évêque, courut prendre charge de la paroisse de Saint-Joseph, dans la Beauce, il pouvait prévoir pour ses colons une nouvelle ère de prospérité et de bonheur.

L'abbé Racine ne passa que deux ans à Saint-Joseph, et il y laissa une belle réputation de vertus et de science.

C'est en 1853 qu'il fut appelé à Québec pour servir, sur un théâtre plus vaste, la cause de la religion et de la patrie. Quel dévouement à toutes les œuvres de Dieu ! Son nom est identifié à toutes les grandes fêtes nationales et religieuses. Tantôt on le voit monter dans la chaire de vérité, pour y

célébrer les gloires de la patrie en liesse, tantôt il vient verser une pleur sur la tombe d'un prélat défunt. Lorsque l'autorité ecclésiastique institue le procès de béatification de la fondatrice des Ursulines, il est choisi comme l'un des membres du jury. Et, quand sonna l'heure où il fallut ériger un diocèse dans les cantons de l'Est, il n'y eut qu'une voix dans le clergé pour jeter en avant le nom de l'abbé Racine. Cette élection fut ratifiée à Rome, et en 1874 le prêtre devenait le pasteur intrépide qui commande et fait tout marcher à sa parole, c'est-à-dire l'évêque, le successeur des Apôtres, revêtu de la pénitence du sacerdoce, juge de la foi, gardien de la discipline.

"Gouvernez hardiment," disait Bossuet en s'adressant aux princes. "Soyez mères," disait Fénelon, en s'adressant aux pasteurs. Mgr Racine avait sans doute entendu ces deux oracles, car il y conforma toute sa conduite. Il conduisit son clergé et son peuple en étendant sur leur tête cette verge de consolation et d'honneur dont parle l'Écriture, cette crosse à l'abri de laquelle il fait bon vivre, quand rien ne la fait vaciller ni fléchir dans la main qui la porte : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*. Il gouverna hardiment, commandant le respect, l'inspirant lui-même. L'autorité de sa parole suffit à conserver la paix dans ce diocèse où le protestantisme compte de nombreux et puissants adeptes. Sa prévoyance s'émut pour le recrutement du sacerdoce dans cette Eglise, où il voulait voir les biens spirituels plus abondants encore que les moissons de la terre et les richesses du commerce et de l'industrie. Il a semé, d'autres récolteront.

Les directeurs du séminaire de Sherbrooke se souviendront de l'intérêt paternel que leur portait leur vénérable évêque, de la haute estime qu'il faisait des professeurs, de la confiance qu'il leur accordée en tout temps. Quelle est, du reste, la communauté qu'il n'ait pas conseillée, consolée, mise à l'abri des coups du sort ? Que n'a-t-il pas imaginé pour donner au prêtre, dans chaque paroisse, l'honneur qui lui est dû, pour assurer sa subsistance, embellir sa demeure et la lui faire aimer.

Voilà, dans une rapide esquisse, comment parlera l'histoire des œuvres de Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke, et des monuments qu'il a laissés de son zèle et de sa piété. Mais à côté de cet esprit si ferme, il faut voir un cœur plus tendre encore, un cœur qui fut vraiment celui d'une mère. On le connaissait dans chaque couvent, dans chaque paroisse, où ses tournées pastorales étaient attendues avec tant d'impatience, signalées par les démonstrations d'une joie si vive ; dans ces familles où il portait, par ses visites, non pas le pain du corps, mais le pain de l'âme, la parole de la vérité et de la vie. *Hic est qui multum orat pro populo et pro universa civitate*.

O vénérable prélat, votre moisson est belle, reposez-vous maintenant ; vous avez été véritablement le bon ouvrier de l'Évangile, vous avez bien répondu à cette voix qui vous appelait, il y a dix-neuf ans, sur les bords de la rivière Saint-François, pour travailler dans le champ du Seigneur.

L'INCENDIE DE L'ENTREPOT-GLACIÈRE
(Voir gravure)

N. D. R.—Cette horrible catastrophe mérite d'être connue en détails. En même temps que l'illustration qu'en offre LE MONDE ILLUSTRÉ, nous sommes heureux de pouvoir en donner le récit circonstancié.

Nous l'empruntons à la dernière lettre de M. le sénateur Tassé, représentant canadien à l'Exposition et correspondant spécial de notre confrère, *La Minerve*, dont il est le rédacteur-en-chef.

Cette peinture vivante et fidèle, faite par un homme du métier, témoin oculaire, est propre à intéresser et émouvoir.

CHICAGO, 12 juillet 1893.

Au moment où Chicago, heureuse d'avoir échappé aux dangers des pétards du 4 juillet—une véritable nuisance !—se vantait de son système de protection contre le feu et de ses pompiers, voici qu'éclate un incendie absolument désastreux, qui coûte la vie à une vingtaine de personnes, pour la plupart des chefs de familles. Les dépêches spéciales que vous avez publiées ont porté à trente ou

quarante le nombre des victimes ; mais les recherches faites jusqu'à ce soir le réduisent au chiffre que je viens de donner. Hélas ! c'est trop, beaucoup trop.

Jamais, en effet, les pompiers de Chicago n'ont été décimés aussi affreusement. Sept d'entre eux périrent, le 17 octobre 1857, sous les ruines d'un mur qui tomba soudain ; quatre disparurent dans un océan de flammes, le 8 mars 1868 ; mais l'épouvantable catastrophe de 1871 ne coûta la vie à aucun d'eux.

Le feu avait pris, par une cheminée défectueuse, dans une espèce de coupole, haute de 198 pieds, qui surmontait la couverture de la glacière, s'élevant elle-même à 60 pieds du sol. Or, à l'appel du chef (Marshall) Murphy, un certain nombre de pompiers avaient escaladé le bâtiment, et à peine avaient-ils atteint la partie de la tour qui se trouvait à 30 pieds du sommet, qu'un tourbillon de flammes les enveloppait, les étouffait, les rôtissait, et que des craquements terribles annonçaient un effondrement prochain. Témoins du danger qu'ils couraient, les spectateurs leur criaient sur les tons les plus pressants, les plus suppliants : "Revenez-vous-en ! Revenez !" Que faire ? Quelques pompiers purent se jeter sur la couverture de la glacière, au moyen de cordes, mais ceux qui voulurent les suivre furent précipités dans les flammes à une hauteur de cinquante à soixante pieds, le feu ayant rompu les cordes. D'autres se fracassèrent le crâne en sautant. Horrible ! La foule vit tous ces vaillants pompiers tomber l'un après l'autre dans l'abîme, sans pouvoir aucunement leur tendre les moindres secours. Les hommes étaient glacés de stupeur, alors que les femmes se lamentaient au cri de : "O God !" ou perdaient connaissance.

—C'est une scène inoubliable, m'a dit un témoin, elle m'a donné le cauchemar toute la nuit. Oh ! que je voudrais ne l'avoir jamais vue.

Tout à coup la multitude s'agite, bat des mains, pousse des cris de joie. Que se passe-t-il ! Chacun ici connaît le capitaine Fitzpatrick. C'était un brave d'entre les braves qui, avant ce jour, avait défié la flamme cent fois et lui avait arraché bien des victimes qu'elle allait dévorer. Cette fois, il ne pourra plus hélas ! se sauver lui-même. L'un des derniers, il avait sauté de la tour sur le toit, il s'était horriblement mutilé et il allait disparaître dans le brasier, quand le chef Murphy, au risque de périr lui-même, cria à ses hommes de le suivre afin de dégager leur pauvre camarade. Quatre répondent à l'appel. Inscrivons-les au tableau d'honneur ; Truckman Hans Rehfeldt, les lieutenants Kennedy, Barker et Miller. Ils soulèvent Fitzpatrick, lui mettent une corde au-dessous des bras et le font glisser doucement jusqu'en bas. Ils l'avaient arraché au feu mais pas à la mort, car, porté à l'hôpital, il expirait le lendemain, au milieu d'atroces souffrances. La flamme enveloppe ses sauveurs à leur tour et ils ont juste le temps de s'échapper par une échelle placée tout près : une minute après, le mur, sur lequel reposait l'échelle, croulait avec fracas. Voilà le trait d'héroïsme que la foule applaudissait, comme jamais elle n'a applaudi, et il le méritait mille fois.

Quelles scènes quand la lugubre nouvelle se répandit partout comme l'éclair ! Plusieurs des victimes ne tardèrent pas à être connues, et bientôt les pères, les mères, les femmes, les frères, les sœurs, les enfants, arrivèrent, la douleur dans l'âme pour contempler les restes souvent méconnaissables de ceux qui venaient de leur être enlevés. D'autres se joignirent aux ouvriers occupés à déblayer les décombres afin de trouver les cadavres des pompiers que l'on croyait perdus. Il n'était guère possible de les identifier, car le feu avait à peu près tout consumé. D'autres encore allèrent passer quelques dernières heures auprès de ceux qui avaient été transportés à l'hôpital, mais qui avaient été trop grièvement blessés pour pouvoir survivre à leurs souffrances. Ce furent encore d'autres scènes, quand l'on fit l'appel des pompiers, c'est alors que l'on put s'apercevoir du vide que le feu avait causé dans les rangs, et bien des sanglots se firent entendre.

Disons-le à leur honneur, les Chicagoyens et les directeurs de l'Exposition se sont mis immédiatement